

Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour

La prière comme épreuve de vérité

L'imaginaire, qui est la résonance en nous de nos actes et le travail de l'après-coup, enveloppe et traverse notre prière, comme il investit toute activité psychique et toute rencontre. Avec le risque de nous enfermer dans le passé insistant de l'enfance idéalisée, l'imaginaire peut opérer une résistance dans la prière. Il s'offre néanmoins comme une chance de transformation quand l'appel de l'autre est plus fort que tout. Pour réfléchir à la place de l'imaginaire dans la prière, il est indispensable de délimiter les deux termes l'un par l'autre. L'imaginaire est une manière de désigner la réalité proprement psychique, c'est-à-dire le monde individuel et intérieur de la fiction : nos images et nos représentations, nos attentes et nos craintes. Quant à la prière, elle met en paroles notre relation à Dieu avec une diversité incoercible de formes, comme la vie.

En opérant un choix qui s'autorise du modèle reçu, nous réfléchissons sur l'articulation centrale qui est le pivot de la prière du Seigneur : *"Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour..."*. Partant de l'appellation de Père, adressée à Dieu, la prière se déploie ici progressivement afin de formuler en termes personnels et pratiques la condition pour reconnaître la

sainteté de ce nom et pour œuvrer au Règne du Père. Plus qu'une demande, il s'agit d'un souhait . Dire "*Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel*", c'est s'engager à adhérer entièrement à la volonté du Père, puisque le ciel est la réalisation parfaite de l'obéissance filiale. Mais le constat réitéré de notre faiblesse nous amène à demander à Dieu la lumière et la force pour accomplir sa volonté. C'est le sens de la demande qui suit - "*Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour...*" - car elle est la demande de tout besoin. Avec le pain, figure de toute nourriture, c'est attendre de Dieu qu'il nous donne lui-même les moyens indispensables pour que nous puissions assumer notre vie et nous engager au service du Règne.

Notre argument est que l'articulation centrale et fondamentale de ce souhait et de cette demande est comme le lieu et la condition pour que l'imaginaire s'ouvre à la vérité. Ici, dans la foi chrétienne, la réalité première et dernière est le don, que le Père ne cesse de nous offrir, de participer à sa propre vie. Aussi bien l'éclosion de l'imaginaire n'est-elle possible qu'à partir de ce qui nous est donné par Dieu : le monde qui nous environne et notre esprit situé et ouvert par notre corps. Il n'est pas possible de désigner l'imaginaire et de le relativiser sainement sans poser la réalité qui nous sert de référent. Dans l'ordre de la prière, la réalité première et dernière est la vie de Dieu le Père à laquelle il nous appelle à participer. En nous faisant connaître sa volonté, Dieu nous ouvre un pas après l'autre le chemin pour accéder à cette vérité de la vie. Dans cette perspective, l'imaginaire prend place comme un moment de notre travail pour entendre et comprendre la volonté du Père.

Pour baliser le processus de l'imaginaire, nous marquerons trois moments qui ne se ramènent pas à des étapes, mais correspondent plutôt à trois manières de réaliser la relation personnelle au don de Dieu. La dynamique qui induit, soutient et ouvre ce processus tient à l'efficacité de la parole de *l'appel* qui est habituellement la forme du don de Dieu. Dieu ne nous dispense pas des cadeaux tout faits, mais il nous appelle à vivre et à œuvrer à partir de nos ressources. Ces trois moments seraient d'abord la mise en jeu de la générosité initiale puis la construction du roman personnel de notre quête de Dieu et enfin la reconnaissance du caractère "iconique" des images circulant entre Dieu et nous. À chacun de ces trois moments se laisse déchiffrer une fonction de la parole divine et humaine de l'appel. L'appel est en effet d'abord nomination et mise en mouvement, puis il se fait le support de notre désir

de vivre, mais tout cela afin de constituer le sujet du désir à l'aide de signes inépuisables et tournés vers l'avenir.

I

L'élan de la générosité

Au départ de toute aventure, il faut de grands désirs. Thérèse d'Avila nous dit que pour s'engager dans la vie d'oraison, nous devons nous animer de générosité. Catherine de Sienne avait figuré par les pieds du Christ le premier degré de la découverte de son mystère par le disciple. Les pieds, c'était l'élan initial du désir. Ne parlons pas trop vite d'idéalisation et moins encore d'illusion ! Il est indispensable, dans toute forme de construction personnelle et de prise de risque, qu'il y ait d'entrée de jeu le désir de se donner tout entier pour un objet (d'amour) ou un objectif que l'on reconnaît et choisit comme porteur de l'idéal de vie recherché. Ce désir de la vie s'exprime d'abord dans un élan capable de tout emporter et de tout vaincre. C'est bien cet élan du désir dans sa force initiale qui est libéré et mis en mouvement quand l'appel de Dieu commence à se faire entendre. Le Dieu Sauveur vient rejoindre l'homme là où il en est et il l'interpelle en l'appelant par son nom. *"Le Seigneur dit à Abram : 'Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir'"* (Gn 12,1). L'itinéraire d'Abraham en quête de la terre de la promesse est la figure typique du traitement du désir et de l'imaginaire à l'épreuve de la foi. Moïse, lui, est déjà un proscrit et un exilé quand Dieu l'atteint dans la solitude du désert, à l'Horeb : *"L'ange du Seigneur lui apparut dans une flamme de feu, au milieu du buisson. Il regarda : le buisson était en feu et le buisson n'était pas dévoré..."* (Ex 3,2). Ce feu qui embrase sans consumer est lui aussi typique du rapport de l'appel de Dieu à notre imaginaire. Le don excède notre imaginaire et il ne cesse de nous renouveler comme le feu du buisson, sans nous endommager ni détruire. Et le début de l'appel de Dieu n'est autre que la nomination : *"Moïse ! Moïse ! Il dit : 'Me voici !'"* (Ex 3,4). L'appel de Dieu est la parole par laquelle il prend l'initiative d'entrer dans notre vie et d'y promettre une nouveauté qui dépasse du tout au tout les ressources mêmes de notre imaginaire. Tout l'être se mobilise dans la direction où Dieu appelle. Ce mouvement de la vie prend forme dans l'élan du don : *"Me voici !"*. En nous appelant,

Dieu nous constitue en sujets de la parole et en partenaires d'une relation d'Alliance avec lui par le don de nous-mêmes, répondant à son amour. Dieu fait émerger du fond de notre être un mouvement d'accueil dans un élan à la rencontre de celui qui nous donne de vivre. Cet élan de la vie est antérieur et sous-jacent à toute représentation et à toute image, à tout acte distinct et à tout choix particulier. C'est notre vie même comme mouvement du don. L'imaginaire se fonde sans cesse sur un donné qui nous échappe puisqu'il est le don fait à nous-mêmes de notre propre vie. Ce vécu psychique le plus précoce est de l'ordre de la pulsion de vie, en-deçà de toute représentation imaginaire. Cette pulsion de vie cherche d'entrée de jeu à se réaliser sous la forme d'une relation véritable et réciproque avec ceux qui nous nomment et nous soutiennent dans la vie. Dire "me voici !", c'est entreprendre le travail de la naissance à nous-mêmes et répondre à la parole qui nous ouvre le chemin de la vie. Il n'y a pas à la source de l'imaginaire une relation fusionnelle - contradictoire, du reste, dans les termes - mais bien plutôt une adhésion voulue et globale à la présence qui nous lance et soutient dans l'aventure de la vie, présence des parents et de ceux qui les ont relayés. Sur ce terrain élémentaire et précoce de l'accueil du don, l'appel de Dieu met en résonance notre désir foncier de la vie. Ce désir est plus que tout la recherche d'un milieu de vie nous offrant les repères quotidiens de notre sécurité et de notre identité. Il est aussi sur ce fond la recherche de la relation privilégiée pouvant nous révéler à nous-mêmes. Dans le cheminement de la foi et de la prière, le désir de la vie reprend ces deux modalités et ces deux orientations, à la fois la quête d'un support sécurisant et l'espoir d'une expérience personnelle dans une rencontre qui nous comble.

Dès qu'il est en mouvement dans la quête de son objet, notre désir a besoin de support et de repère pour se soutenir et s'orienter un instant après l'autre. C'est là qu'interviennent les représentations imaginaires comme des objets intermédiaires accessibles et comme des relais au service de la longue marche de la pure espérance. En attendant de parvenir au but, il est peut-être légitime de chercher son repos dans le rêve des étapes à franchir encore.

II

Le rêve de notre fidélité

L'imaginaire est la réserve de nos représentations disponibles, notre film intérieur et le prolongement personnel du roman familial. Face à toute rencontre, à toute tâche et à tout projet, l'imaginaire fait partie de notre travail d'approche pour assimiler ce qui nous advient de nouveau et d'inconnu. En prenant cela en bonne part, l'imaginaire est au début de notre travail psychique pour nous approprier le don venant de Dieu ou des autres.

Admettre l'existence du psychique pur et reprendre pour cela le terme de l'imaginaire, c'est faire droit à cette capacité de l'esprit humain qui est la fiction. Nous pouvons inventer un monde à partir de nous-mêmes, comme dans la rêverie ou dans l'art. Ce qui correspond au moment de l'imaginaire, du point de vue du don de Dieu, c'est la proposition que Dieu fait à l'homme d'une esquisse de réalisation, comme pour Abraham ou Moïse, conduits l'un et l'autre à la vie nomade rappelant le désert. Quand Dieu appelle un homme, il lui offre très vite de réaliser un tant soit peu l'appel entendu. Parler d'esquisse de réalisation, c'est désigner, par exemple, une conduite symbolique telle la restauration des églises d'Assise par François. L'accueil de la parole de Dieu passe par un effort personnel pour donner forme à cette parole. Nous ne pouvons faire autrement que recevoir ce qui vient de Dieu à partir de notre quête humaine de bonheur. C'est là que notre imaginaire peut plus d'une fois nous enfermer dans la nostalgie de notre passé idéalisé et dans l'insatisfaction d'un désir infantile déçu.

Depuis des millénaires, il y a eu, sous une forme ou sous une autre, la critique de l'illusion religieuse. On pourrait dire qu'il y a illusion quand quelqu'un s'attache à un objet ou adhère à une parole pour y trouver la satisfaction immédiate de son désir. De soi, l'illusion ne porte pas sur la réalité de l'objet, mais sur le motif de son investissement par le sujet. L'Ancien Testament contient plus d'une fois des critiques dénonçant les visions et les oracles des professionnels de la prophétie. Nous en avons un exemple poignant dans la mort du roi Akhab. Au moment où ce dernier veut reconquérir une ville de son royaume occupée par ses voisins, le roi de Juda, son allié, lui demande de consulter un véritable prophète, un prophète du Seigneur. Les quatre cents prophètes attirés du roi Akhab ont tous annoncé une victoire

facile. Michée, le prophète du Seigneur, finit par dénoncer ce système agencé d'illusion collective. En vision, il voit un esprit se présenter devant le Seigneur et se proposer pour séduire Akhab : "... *Je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous les prophètes*" (1 R 22,22). Mensonge ou illusion, la distance n'est pas bien grande. L'illusion consiste peut-être à se mentir à soi-même, sans vouloir s'en rendre compte. Et le mensonge joue souvent sur la propension à l'illusion de part et d'autre.

La dénonciation de l'illusion vise la capacité qu'a l'imaginaire de se forger un objet substitutif et saturant là où il y a risque et vide, solitude et crainte. La critique de la prière s'est centrée sur la recherche facile de la consolation et de l'évasion. "*Gémir, pleurer, prier est également lâche*", affichait Vigny avec "*la mort du loup*". L'espérance du bonheur du ciel semble à certains la recherche d'une compensation et d'un dédommagement après les trop nombreuses frustrations subies. D'une manière ou d'une autre, c'est attribuer à Dieu l'image de la mère bonne qui protège contre tout danger (elle est le *contenant*) et qui donne la nourriture en réponse à tout besoin (elle est le *contenu*). Le Dieu Père de la religion infantile a toujours en fait les traits d'une mère idéalisée. Pour aller dans le même sens de la critique, on pourrait bien retrouver, ici ou là, dans les représentations de la prière, les traits caractéristiques de l'avidité orale, sa passivité, son refus de toute médiation et sa pente à la répétition. Chez les classiques de la spiritualité, avec un autre langage, c'est la dénonciation de la gourmandise spirituelle des commençants.

Les critiques de l'illusion, souvent tributaires d'une hétéro-interprétation du phénomène religieux, ont leur part de vérité, mais elles restent habituellement abstraites, superficielles et atemporelles. Il y a une valeur heuristique plus grande à réfléchir sur les risques de l'imaginaire dans la vie du croyant aujourd'hui.

Trois écueils nous paraissent mériter bien davantage attention. Le premier est la désespérance à une époque où le christianisme est débouté de toute position sociale dominante. Le deuxième serait malgré tout la recherche de repères de l'identité personnelle dans le monde de la pratique de la foi. Et le troisième, moins cernable, est la tentation d'enclorre dans une intelligibilité humaine le mystère de la Sagesse de la Croix.

Pour beaucoup maintenant, le risque de la prière se détache sur un fond de désenchantement et de mutisme. On imagine, du dehors, la prière comme la garantie face à la menace de l'inconnu et face à toute crise. Or l'expérience la plus fréquente est celle du désarroi des croyants et des orants au constat de l'inefficacité de leur prière, à vues humaines. La faim dans le monde, les violences raciales, les crimes sexuels contre les enfants, la persistance, voire le développement de ces drames, sont une épreuve fort lourde pour ceux qui veulent s'engager dans le chemin de la prière. De manière plus subtile et diffuse, le discrédit social atteignant le christianisme en Occident entraîne chez ceux qui se sentent concernés par cet héritage spirituel contesté d'innombrables formes de réaction à la perte. Il suffit d'en évoquer ici les principales. C'est d'abord l'intériorisation des accusations sociales contre le christianisme sous la forme d'un travail douloureux et interminable d'interrogation sur la validité des formulations et des expressions de la foi chrétienne. C'est aussi l'idéalisation des croyances, des pratiques et des groupes les plus opposés au christianisme. Il y aurait également à regarder dans cette perspective la culture du sentiment d'échec et de déclin. Il suffit de chercher les symptômes sociaux d'une dépressivité collective et diffuse ou les stratégies contre-dépressives comme la revendication farouche d'emblèmes extérieurs de l'identité chrétienne.

Il est inévitable et même sans doute légitime d'attendre de la prière personnelle un étayage de la construction de la personnalité. Ce désir se retrouve en toute rencontre et en tout apprentissage. Le contexte actuel de mise en question du langage de la foi et des pratiques symboliques induit un investissement plus grand de la culture de l'intériorité et de l'oraison comme étant le lieu d'une expérience spirituelle incontournable. Peut-être y a-t-il surtout trois requêtes individuelles aujourd'hui de l'homme qui chemine dans l'apprentissage de la méditation et de l'oraison. Les diverses méthodes contemporaines de recherche de la "guérison intérieure" gravitent autour d'un travail systématique de relecture de la vie pour en dégager un sens, véritable fil directeur constitué par la conduite de Dieu à travers les chemins les plus divers et contrastés. Le sens de la vie est, plus que tout, la conviction d'une cohérence globale assumée par la bienveillance d'un Père qui pourvoit à tout. Dès lors, aucun échec n'est irrémédiable et aucune faute irrémissible. Ce que l'on attend beaucoup de la prière aujourd'hui, c'est qu'elle soit le lieu d'élaboration

d'un projet global et viable, d'où le succès des retraites d'élection centrées sur un choix de vie à opérer. Moyennant quoi, la donnée la plus fondamentale dans l'itinéraire de la prière est bien la quête de l'avènement du sujet. Il y a une trentaine d'années, le raz-de-marée des sciences humaines et de l'anthropologie structurale avait abouti à ce que l'on avait salué comme "la mort de l'homme !". Or il n'y a pas d'expérience spirituelle qui ne soit le lieu de la redécouverte de la volonté et - par elle - du sujet, en écho au "*io voglio !*" de Catherine de Sienne exigeant de Dieu le salut de l'âme de Nicolas Tuldo, victime de la faction politique au pouvoir. Face à l'énigme de la question de l'identité dans la gnose contemporaine, par la manipulation superficielle de la notion d'inconscient, la prière apparaît comme le lieu où l'exploration du fond de la personnalité est promise sous le signe de la lumière, car même le péché avoué et assumé aboutit à la restauration du sujet par l'accueil de la grâce divine.

Et c'est bien là que la demande identitaire la plus légitime et innocente risque toujours de faire de notre imaginaire l'écran le plus subtil et le plus enfermant, alors que la prière se doit d'être l'ouverture maintenue au mystère de Dieu. Il nous est bien difficile de comprendre aujourd'hui la sévérité des autorités de l'Église contre les maîtres du quiétisme aux XVII^e et XVIII^e siècles, entre autres Madame Guyon et Molinos. En laissant de côté leur pratique personnelle, nous nous retrouvons en face de doctrines spirituelles savantes, cohérentes et formellement irréprochables. Sans vouloir reprendre ces dossiers complexes et déroutants, nous restons sur l'impression de discours clos et vides, où la préoccupation dominante est la réassurance narcissique des théoriciens. Le risque qui éclate là est mêlé ordinairement au désir de prier. Il est dans l'ordre des choses qu'une expérience spirituelle en elle-même authentique cherche à se prolonger ou à se répéter à l'aide d'un savoir cohérent qui formule des lois de la vie spirituelle et de son développement. Le savoir spirituel le plus judicieux peut toujours être investi par celui qui y recourt comme l'expression satisfaisante de la sagesse humaine dans le domaine où l'homme court le risque le plus grand qui soit : la recherche du visage du vrai Dieu. Pour le dire simplement, l'illusion la plus menaçante n'est pas tellement de prendre nos désirs pour la réalité, mais de ramener le mystère insondable de la Sagesse divine à notre perception humaine du bien spirituel. C'est ici que le sacrifice d'Abraham est la figure et le lieu spirituel de la foi. Abraham a cru à la promesse de Dieu, formu-

lée en des paroles ou des visions dont Dieu a eu l'initiative. Y a-t-il eu illusion ? Quand Dieu demande à Abraham de lui offrir en sacrifice son fils unique Isaac, le fils de sa tendresse, c'est Dieu lui-même qui semble annuler et détruire tout ce qui pouvait réaliser sa promesse. L'imaginaire, c'est le risque de vouloir comprendre à notre manière l'appel de Dieu. A cet égard, les dénonciations de l'illusion religieuse inspirées par l'allégeance au rationalisme restent enfermées dans le scientisme d'une époque. La créativité de l'esprit humain est déjà la preuve que la réalité ne se réduit pas à ce que nous voyons ou touchons. Il est trop évident que la critique de l'illusion religieuse risque de part et d'autre d'enfermer l'homme dans une appréhension trop humaine de la proposition du Dieu de la Parole. L'homme qui critique ne peut guère faire autrement que de s'installer dans la position du détenteur de la vérité, qu'il s'agisse des chemins pour y accéder ou des formules pour en rendre compte.

Quand Dieu vient à nous en sa Parole et en ses dons, il tient notre langage pour se faire le plus proche de nous et éveiller notre désir le plus personnel et le plus foncier, qui est le désir de la vie. De notre côté, il y a au point de départ de toute rencontre et de toute connaissance le besoin d'affermir et de définir notre identité. Pour nous approprier le don de Dieu, au sens d'y donner une réponse personnelle et active de notre part, nous ne pouvons faire autrement que situer notre chemin vers Dieu dans l'ensemble d'un projet humain cohérent. Et le risque est toujours ici de vouloir protéger cette cohérence et de la doter d'un avenir en bâtissant à nos frais un modèle de développement, le projet d'une action efficace ou d'une œuvre féconde. Nous pouvons rêver notre vie en prenant comme tremplin ou prétexte ce que Dieu nous a donné à entrevoir. Autour d'une parole de Dieu, il nous est toujours loisible de bâtir un plan de mise en œuvre et un calendrier de réalisation. Mis en mouvement par un appel, nous pouvons nous projeter en avant en forgeant le roman de notre vie. Tant qu'il s'agit de notre manière d'aller à la rencontre de l'autre, ce jeu de l'imaginaire est quasi inévitable, mais si nous nous prenons à notre jeu, il alimentera notre résistance à l'encontre de la Parole de Celui qui ne cesse de nous appeler.

L'épître aux Hébreux nous présente Abraham comme celui qui a consenti à la chute de toutes ses images pour entrer dans le mystère de la pure espérance : *"Dans la foi, ils moururent tous, sans avoir obtenu la réalisation des promesses, mais après les avoir vues et saluées de*

loin et après s'être reconnus pour étrangers et voyageurs sur la terre. Car ceux qui parlent ainsi montrent clairement qu'ils sont à la recherche d'une patrie ; et s'ils avaient eu dans l'esprit celle dont ils étaient sortis, ils auraient eu le temps d'y retourner ; en fait, c'est à une patrie meilleure qu'ils aspirent, à une patrie céleste. C'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu ; il leur a en effet préparé une ville" (Hé 11,13-16).

La réalité, c'est le chemin de la vie dans l'ouverture au don de Dieu le Père. En fin de compte, l'illusion de l'imaginaire et du désir est de nous présenter le bonheur humain, voire la sérénité du sage comme étant la réalité première et dernière. L'humain authentique est signe et canal du don du Père faisant advenir son Règne parmi nous en sa Sagesse toute mystérieuse.

Au-delà des mots et des images qui restent grevés des limites de notre expérience quotidienne, le langage de la foi et de la prière est plus que tout le support indispensable de notre attention à la présence de Dieu et le vecteur de notre visée du mystère du Règne. Le plus déterminant dans le langage spirituel est qu'il exprime de manière voilée et qu'il soutient notre désir de Dieu le Père.

III

Le passage du signe à l'icône

Dans tout travail d'écoute, de lecture et d'interprétation, le risque d'enfermement existe aussi longtemps que l'on ne reconnaît pas la priorité fondatrice et décisive de la relation réciproque entre les deux partenaires de l'acte de communication. La parole que l'autre m'a donnée existe désormais pour moi et en moi, mais cependant je n'aurai de chance de la comprendre que si j'essaie de retrouver le lieu de son origine, l'acte de son énonciation, l'autre comme sujet de la parole. Il nous faut sans cesse remonter de la Parole de Dieu au Dieu de la Parole.

Dans l'Évangile de Jean, le débat des juifs et de Jésus après la multiplication des pains est tout à fait exemplaire à cet égard. Quand la foule rassasiée recherche Jésus pour le faire roi, Jésus les met en garde : *"En vérité, en vérité, le vous le dis, ce n'est pas parce que vous avez vu des signes que vous me cherchez, mais parce que vous*

avez mangé des pains à satiété" (Jn 6,26). Chose curieuse, l'illusion de la foule consiste ici à forger un avenir qui serait la répétition quotidienne de la multiplication des pains. Répétition, passivité, autant de traits de l'imaginaire oral ! C'est donc la réalité quotidienne la plus incontournable, le besoin de manger pour vivre, qui se prête à illusion quand elle prétend être la loi première et dernière de la vie. Le règne de l'avidité enfermerait ici le Sauveur dans le monde de la répétition et de la mort. Ce fut bien la demande de la population de Rome aux empereurs au début de la décadence : "du pain et des jeux !" Sur cette pente, c'est toujours la mort qui est la grande dévoratrice. Jésus promet la vraie vie à ceux qui osent éprouver la faim pour entendre la Parole de Dieu.

*"Marqués du goût de vivre,
du goût de vivre en toi, Père,
nous n'avons pas d'autre vivre
que la faim de pain rompu."*

Dieu ne donne pas des cadeaux tout faits, mais il donne des appels et des désirs. C'est l'expérience de la faim et du détachement qui permet de passer du pain de ce jour au signe et de reconnaître dans le don du pain de la table la proposition d'un nouveau mode de relation à Dieu qui s'est révélé Père. Il n'est pas jusqu'au bonheur du ciel, dans sa plénitude même, qui ne doive être attendu et reçu sur un fond de détachement : "*Heureux les pauvres de cœur, le Royaume des cieux est à eux*" (Mt 5,3). Le bonheur du ciel n'est ni une revanche ni une compensation mais l'accueil du don de la vie divine par le cœur qui a consenti à être pauvre et à le rester. En Dieu lui-même, la pureté parfaite du don, qui résulte d'un amour subsistant, aboutit à un effacement mutuel du Père et du Fils, l'un devant l'autre, pour se permettre l'un à l'autre le recueillement dans l'Un divin et le partage de la vie divine dont la fécondité rejaillira dans l'Esprit, lui qui est le don de Dieu en personne.

Dieu ne nous donne pas des objets que notre désir pourrait circonscrire et maîtriser, mais des signes qui indiquent un mouvement à faire vers lui, pour entrer plus profondément dans la vie filiale.

¹ *Un jour nouveau commence*, hymne de la CFC.

Ces signes ne sont pas dépourvus de consistance. Ils sont les réalités de la vie quotidienne quand elles sont déchiffrées et reçues comme une invitation au passage vers le Père. Créé et sauvé par Dieu, l'humain se révèle canal et promesse du don de Dieu. Le langage que Dieu nous tient, il nous revient de l'interpréter comme on contemple une icône. La simplicité du don et la joie du partage doivent nous conduire à l'invisible, sans méconnaître la consistance du signe en lui-même, mais en en pressentant l'intériorité et la dynamique.

Nous n'avons pas d'autre moyen de voir ce qui est invisible (Hé 11,27) que de laisser grandir en nous le désir de Dieu, tout en lui exposant simplement, au fur et à mesure, la diversité des besoins que nous éprouvons. Il est dit dans le psaume : *"Ouvre grand ta bouche, et moi je l'emplierai"* (Ps 80,11). Or ce qui ouvre notre bouche en vérité, c'est de remettre à Dieu notre besoin, notre faim et notre soif, le Père qui est aux cieux veut nous donner le pain sursésentiel, le pain plus que nécessaire à la vie, le pain vivant. Entre notre besoin formulé et la proposition de Dieu, le passage ne peut se faire que par le détachement entier et l'ouverture nue de la pure espérance. Jésus veut nous désaltérer en nous associant à sa soif et par là il nous conduit au Père qui est la source des eaux vives (Jr 2,13). Il en est de la prière comme de toute rencontre véritable. Elle peut devenir, avec le temps, le révélateur du désir. Ce qui nourrit notre désir, ce n'est pas la pléthore des objets de consommation, mais le don de nous-mêmes aux autres. *"Donnez-leur vous-mêmes à manger"*, dit Jésus aux apôtres inquiets des ressources pour rassasier la foule au désert (Mt 14,16). Ce qui accomplit le désir, ce n'est pas d'obtenir un objet comblant, mais de risquer le don qui, seul, peut fonder la relation véritable de l'Alliance. L'imaginaire risque de nous faire méconnaître le mystère du désir et de l'amour, car il ne cesse de réintroduire les représentations des objets des échanges quotidiens alors que la seule médiation efficace est celle de l'acte du don, lui non représentable.

Que nous pensions à l'amour de Dieu pour nous ou à l'amour humain, l'illusion la plus typique de l'imaginaire est de prétendre écartier le travail du don et son risque, au profit d'une sorte d'osmose toute passive où l'Aimé laisserait déverser en nous l'excédent de ses qualités. Or en Dieu comme entre nous, le don est un acte et il est même l'acte de la vie, c'est-à-dire ce qui la fait être et la conduit à l'accomplissement. Le don n'est pas le transfert volontaire d'un avoir à une autre personne, mais l'art d'apprendre à l'autre à désirer et à donner. À l'in-

térieur même de la vie divine, le mystère de l'Esprit Saint, qui fait exister le don dans l'extrême de sa pureté, dépasse infiniment ce que nous pouvons objectiver et cerner. L'Esprit provient de ce qui fait l'achèvement du don mutuel du Père et du Fils. Or la pureté de l'amour divin en son extrême se laisserait plutôt ressaisir dans la ligne de la pauvreté : tout laisser à l'autre, le don de soi le plus entier dans l'abandon à l'autre.

Quand on prend pour centre l'imaginaire, y compris pour le critiquer ou le travailler, on risque d'en faire l'élément le plus déterminant de la prière et de la relation à Dieu. Nos paroles, nos images et nos actes sont la mise en forme et le milieu réalisateur d'un fond mystérieux qui est à chaque instant l'ouverture partagée à l'appel de Dieu. Tributaire de notre petite enfance et de notre relation première à la mère, l'imaginaire risque de marquer notre relation à Dieu au coin de la passivité et de la convoitise. Les représentations les plus précoces et élémentaires du désir nous ramènent à l'objet maternel. Mais en vérité, en-deçà et au-delà des représentations, c'est Dieu le Père qui est l'objet premier et dernier de notre désir le plus personnel et profond. Dieu se sert de nos mots et de nos images, mais il veut nous aider à les assumer dans le sens de l'ouverture et du don. Le feu du buisson ardent nous rappelle que la présence de Dieu n'est pas maîtrisable : *"Notre Dieu est un feu dévorant"* (Dt 4,24, cité en Hé 12,29). Ce langage indispensable et provisoire est l'enveloppe de la présence de Dieu. L'Être divin est don. Au-delà des paroles, le silence de la prière s'ouvre à l'Être même de Dieu dans l'adoration. Mais, reconnaissons-le enfin, le silence lui aussi peut être source de malentendus. La critique du langage religieux n'est pas une garantie contre l'illusion. Le chemin de vérité dans l'adoration de la Sagesse mystérieuse du Père, c'est de reconnaître et servir le Dieu Sauveur quand il se cache dans notre prochain, le plus proche : *"J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger..."* (Mt 25,35).

Jean-Claude SAGNE
Dominicain